



LEIGH
BARDUGO

LE CHANT DES RONCES

CONTES DE MINUIT
ET AUTRES MAGIES
SANGLANTE

•
MILAN

LEIGH BARDUGO

LE CHANT
DES
RONCES
CONTES DE MINUIT
ET AUTRES MAGIES
SANGLANTE§

Illustré par Sara Kipin

Traduit de l'américain par Anath Riveline

MILAN

Correction : Claire Debout
Mise en pages : Graphicat
Design de couverture : Nathalie C. Sousa et Ellen Duda

Titre original : *The Language of Thorns*
Published by Imprint, a part of Macmillan Publishing Group, LLC
175 Fifth Avenue, New York, NY, 10010
© 2017 by Leigh Bardugo

Pour l'édition française :
© 2018, éditions Milan
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31100 Toulouse, France
editionsmilan.com

Loi 49-956 du 16 juillet 1949
Sur les publications destinées à la jeunesse
ISBN: 978-2-4080-0472-9

POUR GAMYNNE —
LE BÉBÉ PUISSANT

Conte zemeni

AYAMA ET LE BOIS AUX ÉPINES

6

Contes ravkans

LE RENARD TROP RUSÉ

56

LA SORCIÈRE DE DUVA

84

PETITE LAMÉ

122

Conte kerch

LE PRINCE SOLDAT

148

Conte fjerdan

QUAND L'EAU CHANTAIT LE FEU

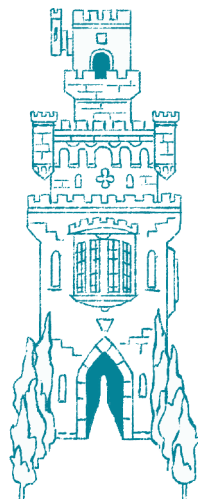
196

NOTE DE L'AUTEUR

284

AYAMA
et le
BOIS AUX ÉPINES

L'ANNÉE OÙ L'ÉTÉ S'ÉTERNISA, la chaleur pesait sur les prairies, aussi lourde qu'un cadavre. Les herbes hautes partaient en cendres sous le soleil impitoyable, les animaux tombaient les uns après les autres dans les champs desséchés. Cette année-là, seules les mouches furent heureuses. La reine de la vallée de l'ouest connu, quant à elle, de sérieux ennuis.



Nous savons tous comment la reine devint reine. Nous savons comment, malgré ses haillons et son humble naissance, sa beauté attira l'attention du jeune prince qui la fit venir au palais, où elle fut vêtue d'or et ses cheveux parés de bijoux. Tous durent s'incliner devant cette jeune fille qui n'était qu'une simple domestique quelques jours plus tôt.

C'était avant que le prince soit couronné, lorsqu'il était encore sauvage et intrépide et qu'il chassait tous les après-midi sur le cheval rouge qu'il avait dompté lui-même. Cela lui avait fait plaisir de contrarier son père en choisissant une fille du peuple plutôt que d'assurer une alliance politique au royaume. Comme sa mère était morte depuis longtemps, il manquait de conseils avisés. Le peuple s'amusait de ses excentricités et se laissa charmer par sa jolie épouse, et pendant une période, le jeune couple vécut heureux. La princesse donna naissance à un beau poupon joufflu, qui gazouillait gaiement dans son berceau, entouré de l'amour grandissant de ses parents.

Malheureusement, l'année de ce terrible été, le vieux roi mourut. L'impudent prince devint roi, et quand sa reine fut enceinte

de leur deuxième enfant, la pluie cessa. Les rivières se tarirent, leurs lits se transformant en veines de pierres arides, les puits s'emplirent de terre. Chaque jour, la reine au ventre lourd longeait les remparts du palais, priant pour que son bébé soit sage, fort et beau, mais priant surtout pour que le vent clément se lève pour rafraîchir sa peau et la soulager.

La nuit où son deuxième fils vint au monde, la pleine lune apparut au firmament. Les coyotes affluèrent autour du palais. Ils hurlaient, griffaient les murs et étripèrent le garde envoyé pour les chasser. Leurs aboiements sauvages couvrirent les cris de la reine lorsqu'elle posa pour la première fois les yeux sur la créature qui venait de sortir de son corps. Le petit prince ressemblait davantage à un loup qu'à un homme, couvert de la tête aux griffes d'une fourrure noire soyeuse. Ses yeux étaient rouge vif et les bourgeons de deux cornes sortaient de son crâne.

Le roi n'avait aucune envie d'être le premier de sa lignée à tuer un prince, mais en aucun cas un tel monstre ne pourrait être élevé au palais. Il convoqua ses ministres les plus érudits et ses ingénieurs les plus brillants pour construire un immense labyrinthe sous le domaine royal. Sur des centaines d'hectares, le dédale arrivait jusque sous la place du marché, tournant sur lui-même encore et encore. Il fallut des années pour l'achever et la moitié des ouvriers mobilisés se perdirent sous les murs du palais et jamais on ne les revit. Une fois que le réseau souterrain fut achevé, le roi sortit son épouvantable enfant de sa garderie



où il grandissait dans une cage et l'enferma au cœur du labyrinthe pour qu'il ne trouble plus la quiétude de sa mère et du royaume.

Ce même été caniculaire, un autre enfant naquit. Kima vit le jour dans une famille bien plus pauvre, qui avait à peine assez de terre pour se nourrir de ses récoltes. Pourtant, quand l'enfant prit sa première respiration, ce ne fut pas un cri mais un chant qu'il poussa, et le ciel s'ouvrit pour déverser ses cargaisons de pluie et mettre ainsi fin à la longue période de sécheresse.

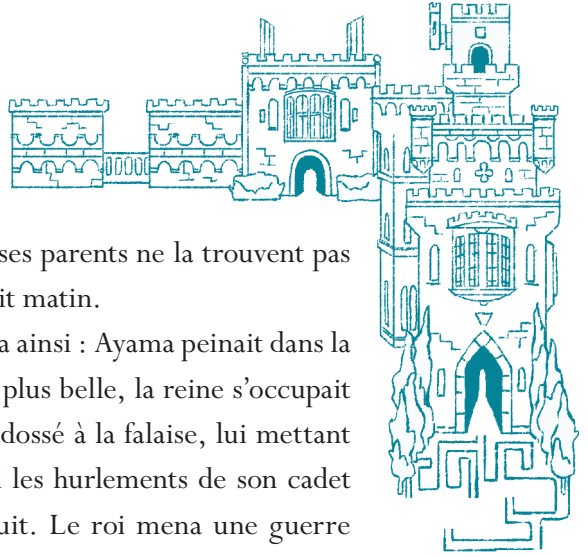
À partir de ce jour, le monde s'habilla d'un manteau de verdure, et on disait qu'un parfum enivrant de végétation en pleine croissance s'élevait partout où Kima passait. Grande et souple comme un tilleul, elle se déplaçait avec une grâce presque inquiétante, si légère qu'on craignait qu'elle ne s'évanouît soudain dans les airs. Sa peau brillait de l'éclat brun des montagnes dans le soleil couchant et elle portait ses cheveux détachés, fier halo de boucles noires qui encerclaient son visage.

Personne en ville ne pouvait dire le contraire : la naissance de Kima avait été une vraie bénédiction pour ses parents. Elle était destinée à épouser un homme puissant, peut-être même un prince, et elle les rendrait riches. L'année suivante, lorsque leur deuxième fille vint au monde, les dieux se moquèrent bien d'eux. Il fut très vite évident, à mesure que les années passaient, que cette enfant était dépourvue de toutes les qualités de sa sœur

aînée. D'une maladresse sans égale, Ayama faisait tout tomber. Massive, bien ancrée sur terre, petite et ronde, elle ressemblait à une chope de bière. Alors que la voix délicate de Kima berçait les cœurs telle une pluie légère, celle d'Ayama aveuglait comme le soleil de midi, agressait et faisait fuir. Honteux de leur deuxième fille, les parents d'Ayama lui imposèrent de parler le moins possible. Ils la retinrent à la maison avec les corvées ménagères et ne lui autorisèrent comme sortie que la marche jusqu'à la rivière pour laver les vêtements.

Pour ne pas déranger le repos de Kima, ses parents disposèrent une paille sur les pierres chaudes de l'âtre dans la cuisine. Ses tresses s'ébouriffèrent et sa peau se couvrit de cendres. Rapidement, plus grise que marron, elle prit l'habitude de se faufiler dans l'ombre, veillant à n'offenser personne. On finit par oublier qu'Ayama faisait partie de la famille et on ne la considéra plus que comme la domestique.

Kima essayait souvent de parler à sa sœur, mais elle était promise à devenir la femme d'un homme riche et dès qu'elle retrouvait Ayama dans la cuisine, on l'appelait pour qu'elle aille à l'école ou à ses leçons de danse. Le jour, Ayama travaillait en silence, et le soir, elle se glissait au chevet de Kima, lui tenait la main et écoutait leur grand-mère leur raconter des histoires. Les deux jeunes filles se laissaient bercer par la voix grinçante de la vieille Ma Zil, mais quand les bougies s'éteignaient, Ma Zil donnait des petits coups à Ayama du bout de sa canne. Elle la somrait de



retourner dans son âtre pour que ses parents ne la trouvent pas dans la chambre de sa sœur au petit matin.

Longtemps, la situation demeura ainsi : Ayama peinait dans la cuisine, Kima devenait de plus en plus belle, la reine s'occupait de son fils humain dans le palais adossé à la falaise, lui mettant de la laine dans les oreilles quand les hurlements de son cadet retentissaient trop fort dans la nuit. Le roi mena une guerre vouée à l'échec, à l'est. Ses sujets se plaignaient quand il levait de nouveaux impôts ou enrôlait leurs fils dans l'armée. Ils déplo- raient le temps et espéraient la pluie.

Et un beau jour ensoleillé, la ville fut réveillée par le gronde- ment du tonnerre. Aucun nuage n'apparaissait dans le ciel, mais le fracas secoua les tuiles des toits et propulsa un vieil homme dans un fossé, où il dut attendre deux heures que ses fils viennent le repêcher. Tout le monde comprit alors que ce n'était pas un orage qui avait provoqué cet affreux vacarme. La bête s'était enfuie du labyrinthe et c'était son rugissement qui avait résonné dans la vallée et fait trembler les montagnes.

De ce jour, plus personne ne se plaignit des impôts, des mau- vaises récoltes ou de la guerre. Ce fut la peur d'être arraché de son lit pour être dévoré qui dominait. Les habitants de la ville se barricadèrent et affûtèrent leurs couteaux. Ils interdirent à leurs enfants de sortir et laissèrent leurs lanternes brûler toute la nuit.

On ne peut vivre dans la peur indéfiniment. Au fil des jours, comme aucun incident n'était à signaler, les gens se dirent que

peut-être la bête leur avait fait la faveur de partir terroriser une autre vallée. Malheureusement, lorsque Bolen Bedi alla s'occuper de ses troupeaux ce matin-là, il trouva son bétail massacré et l'herbe des champs de l'ouest trempée de sang. Il ne fut pas le seul. La nouvelle se répandit jusqu'au père d'Ayama qui partit dans les hauts pâturages pour en savoir plus. Il revint avec des récits atroces de têtes arrachées aux corps de veaux nouveau-nés, et de moutons éventrés, leur laine ayant pris la couleur de la rouille. Seule la bête pouvait avoir semé une telle désolation en une seule nuit.

Les gens de la vallée de l'ouest n'avaient jamais considéré leur roi comme un héros, avec ses guerres perdues, sa paysanne de femme et son goût trop prononcé pour le confort. Pourtant, ils se laissèrent amadouer quand il prit les choses en main afin de régler définitivement son compte à son fils monstrueux. Le roi rassembla un immense groupe de chasseurs pour explorer les territoires sauvages où ses ministres pensaient que la bête s'était réfugiée, et ordonna à sa propre garde royale de les escorter. Les bottes de cent soldats soulevèrent la poussière de la route principale. Leur capitaine menait le convoi, ses gantelets en bronze luisant au soleil. De la fenêtre de la cuisine, Ayama les regarda passer, émerveillée par leur bravoure.

Le lendemain matin, quand les habitants de la ville se rendirent au marché, ils furent exposés à une vision terrible : une tour faite



des os de cent hommes, empilés comme du petit bois à côté du puits au centre de la place, et au sommet, les gantelets en bronze du capitaine, toujours aussi étincelants.

Des pleurs et des tremblements ébranlèrent la foule réunie. Il fallait bien qu'on les protège, leurs troupeaux et eux. Si aucun soldat ne parvenait à tuer la bête, le roi devait trouver un moyen d'apaiser son fils. Le roi envoya donc dans les terres sauvages son ministre le plus intelligent pour tenter de négocier une trêve avec le monstre. Le brave homme accepta, emballa ses affaires et quitta la vallée à toutes jambes. Plus jamais on ne le revit. Tous refusèrent ensuite d'aller discuter avec la créature au nom du roi. En désespoir de cause, il offrit trois caisses d'or et trente rouleaux de soie à celui qui aurait le courage de lui servir d'émissaire. Ce soir-là, les discussions furent animées dans les maisons de la vallée.

— On devrait partir d'ici, affirma le père d'Ayama quand la famille se réunit pour dîner. Vous avez vu ces os ? Si le roi ne peut pas calmer le monstre, nos vies ne tiennent plus qu'à un fil. On finira dans l'estomac de la bête !

— Allons nous installer à l'est, sur la côte, acquiesça sa femme.

Sur son tabouret au coin du feu, la vieille Ma Zil mâchonnait une feuille de *jurda*. Elle n'avait aucune envie d'entreprendre ce voyage.

— Envoyez Ayama parler à la bête, déclara-t-elle avant de cracher dans l'âtre.

On entendit les flammes crépiter dans le foyer à la faveur du lourd silence qui avait envahi la maisonnette. Malgré la chaleur qui se dégageait de la cuisinière sur laquelle elle faisait griller du millet, Ayama frissonna.

Sans conviction, mais parce que c'était son rôle de la défendre, la mère objecta :

– Non, non. Ayama a beau être une enfant difficile, elle reste ma fille. Nous irons sur la côte.

– Et de toute façon, regarde ses cheveux hirsutes et son teint blafard, renchérit le père. Qui pourrait penser qu'Ayama est une messagère du roi ? La bête lui rira au visage et la balancera vite fait loin des terres sauvages.

Ayama ne savait pas si les monstres riaient, mais elle n'eut pas le temps de se poser la question car Ma Zil cracha de nouveau dans le feu.

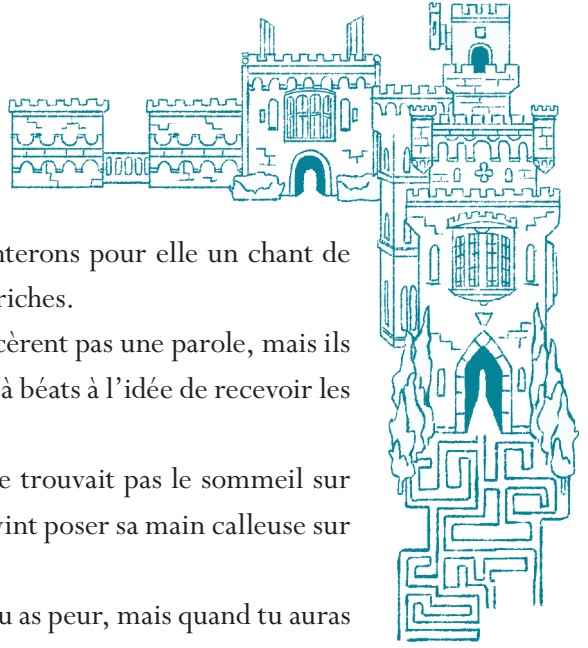
– C'est une bête, répliqua-t-elle. Qu'est-ce qu'il connaît des beaux vêtements ou des jolis visages ? Ayama sera la messagère du roi. Nous serons riches et Kima pourra se trouver un meilleur mari pour subvenir à nos besoins.

– Et s'il la dévore ? demanda la gentille Kima, ses yeux charmants débordants de larmes.

Ayama lui en fut reconnaissante. Elle aurait voulu s'opposer au dessein de sa grand-mère, mais ses parents lui interdisaient de parler depuis si longtemps qu'elle avait du mal à s'exprimer.

Ma Zil répondit dédaigneusement à la plainte de Kima.





— Si elle meurt, alors nous chanterons pour elle un chant de deuil et nous serons quand même riches.

Les parents d'Ayama ne prononcèrent pas une parole, mais ils évitèrent de croiser son regard, déjà béats à l'idée de recevoir les caisses d'or du roi.

Cette nuit-là, alors qu'Ayama ne trouvait pas le sommeil sur les pierres dures de l'âtre, Ma Zil vint poser sa main calleuse sur sa joue.

— Ne t'inquiète pas. Je sais que tu as peur, mais quand tu auras remporté la récompense du roi, tu auras des domestiques à ton service. Plus jamais tu n'auras à récurer le sol ou à gratter la crasse au fond d'une vieille marmite. Tu porteras de la soie bleue et tu mangeras des pêches blanches. Tu dormiras enfin dans un bon lit.

Les sourcils de la jeune fille étaient toujours froncés d'angoisse.

— Allons, Ayama... continua alors sa grand-mère. Tu sais bien que dans les histoires, les choses intéressantes n'arrivent qu'aux jolies filles. Au coucher du soleil, tu seras rentrée chez toi.

Cette pensée la réconforta et alors que Ma Zil lui chantait une berceuse, Ayama s'endormit en ronflant bruyamment. Dans le sommeil, personne ne pouvait contrôler sa voix.

Le père d'Ayama avertit le roi, et même si beaucoup éclatèrent de rire, la seule condition pour remplir cette mission était

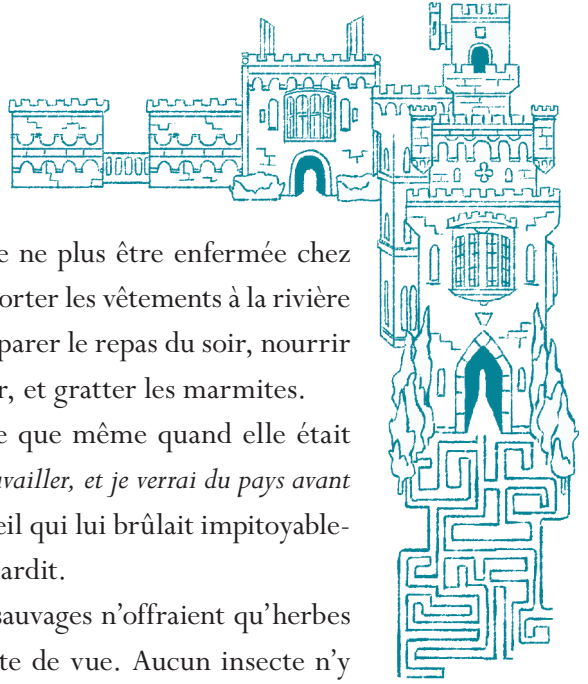
le courage. Ayama devint donc la messagère royale. Elle devait partir dans les terres sauvages, trouver la bête et écouter ses exigences.

Les cheveux de la jeune fille furent huilés et tressés. On lui donna une des robes de Kima qui la serrait partout et qu'on dut raccourcir pour qu'elle ne traînât pas par terre. Ma Zil y cousit un tablier bleu ciel à la taille et coiffa sa petite-fille d'un large chapeau orné d'un bandeau de coquelicots rouges. Ayama glissa dans la poche de son tablier la petite hache dont elle se servait pour couper du bois, ainsi qu'un gâteau sec aux dattes et une tasse en fer-blanc pour boire, si elle avait la chance de trouver une source.

Les habitants de la ville accompagnèrent les parents d'Ayama dans leur douleur, les félicitant pour l'héroïsme de leur fille, et les complimentant pour la beauté de Kima, toujours aussi radieuse malgré ses larmes. Ensuite ils retournèrent à leurs affaires et Ayama s'en fut vers les terres sauvages.

Il faut bien le dire, l'humeur d'Ayama n'était pas au beau fixe. Comment aurait-il pu en être autrement ? Sa famille l'envoyait mourir pour gagner un peu d'or et assurer un bon mariage à sa sœur. Bien sûr, elle aimait Kima de tout son cœur. Kima qui lui donnait en douce des morceaux de gâteau au miel quand ses parents avaient le dos tourné, et qui lui enseignait les derniers pas de danse qu'elle avait appris. Ayama voulait pour sa sœur le meilleur du monde, tout ce qu'elle désirait et plus encore.





Et à vrai dire, elle appréciait de ne plus être enfermée chez elle. Quelqu'un d'autre devrait apporter les vêtements à la rivière pour les laver, récurer les sols, préparer le repas du soir, nourrir les poulets, raccommoder, repriser, et gratter les marmites.

En tout cas, songea-t-elle, parce que même quand elle était seule, elle se taisait. *Je n'ai pas à travailler, et je verrai du pays avant de mourir.* Malgré la cruauté du soleil qui lui brûlait impitoyablement la nuque, cette idée la ragaillardit.

Sa joie ne dura pas. Les terres sauvages n'offraient qu'herbes sèches et broussailles arides à perte de vue. Aucun insecte n'y bourdonnait, aucune ombre ne venait tamiser la lumière aveuglante. Ayama sentait sa robe trop serrée s'imbiber de sueur et ses pieds gonfler de chaleur dans ses chaussures. Elle frissonna en voyant les os délavés d'une carcasse de cheval, mais après une heure encore, elle regretta de ne plus voir de beau crâne blanc ou de restes de cage thoracique étalés sur le sol comme un panier. Au moins les ossements la sortaient de la monotonie et lui donnaient l'espoir qu'on pouvait survivre ici, ne serait-ce que pour un moment.

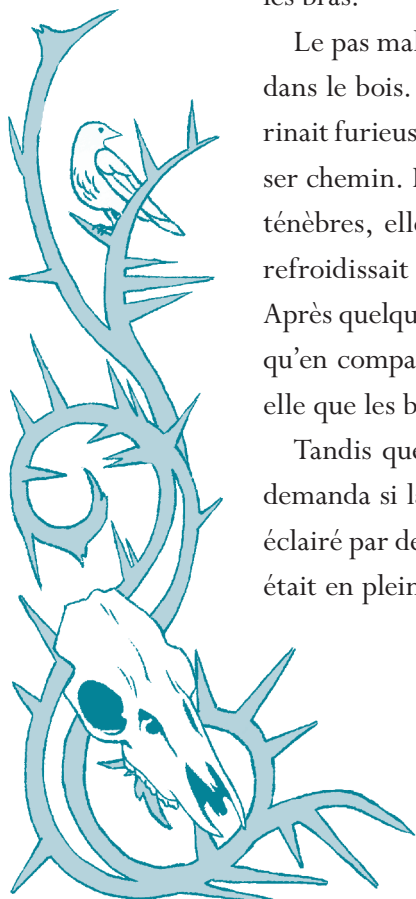
Peut-être, se dit-elle, *que je vais m'écrouler avant même de voir la bête. Je n'ai rien à craindre, en fait.* Elle finit tout de même par voir une ligne noire à l'horizon, et en approchant, elle comprit qu'elle avait atteint un bois ombragé. Les arbres à l'écorce grise comme du fer étaient immenses et si épais avec leurs branches couvertes d'épines qu'Ayama ne percevait entre eux

que l'obscurité. Elle sut que c'était là qu'elle trouverait le fils du roi.

Elle hésita, trop effrayée pour penser à ce qui l'attendait dans le bois aux épines. Elle n'était peut-être plus qu'à quelques minutes de rendre son dernier souffle. *Au moins, tu mourras à l'ombre*, réfléchit-elle. *Et franchement, ces bois ne sont pas pires qu'un jardin plein de ronces. Je vais sûrement m'ennuyer affreusement là-dedans, rien de plus.* Elle se para de la promesse de Ma Zil comme si elle était pour elle une armure, se rappela qu'elle n'était pas destinée à l'aventure et trouva une ouverture dans le mur végétal pour se faufiler, grimaçant quand les épines lui égratignaient les bras.

Le pas mal assuré, Ayama traversa le fourré pour s'enfoncer dans le bois. Elle se retrouva dans le noir. Son cœur tambourinait furieusement dans sa poitrine et elle se retint de rebrousser chemin. Elle avait passé pratiquement toute sa vie dans les ténèbres, elle les connaissait bien. Alors que la transpiration refroidissait sur sa peau, elle s'efforça de rester tranquille. Après quelques minutes seulement, elle s'aperçut que ce n'était qu'en comparaison avec la clarté des terres sauvages derrière elle que les bois lui avaient paru si noirs.

Tandis que ses yeux s'adaptaient à la pénombre, Ayama se demanda si la chaleur n'avait pas altéré ses sens. Le bois était éclairé par des étoiles – et pourtant, elle savait très bien qu'elle était en plein jour. Les hautes branches des arbres dessinaient





des formes noires dans le bleu vif du ciel crépusculaire. Partout où elle posait le regard, Ayama voyait des fleurs blanches de cognassier, là où s'étaient trouvées des épines, un instant plus tôt. Elle entendait le doux chant des oiseaux de nuit et le grésillement des grillons. Et même si elle était bien consciente que c'était impossible, le gargouillis de l'eau lui parvenait de quelque part. La lumière des étoiles se réfléchissait sur toutes les feuilles et les cailloux, faisant scintiller le monde autour d'elle d'un éclat argenté. Elle savait qu'elle devait rester prudente, mais elle ne put résister à l'envie de retirer ses chaussures pour sentir le sol frais et doux sous ses pieds endoloris.

Elle se força à quitter la sûreté du fourré et à avancer. Elle arriva alors sur la rive d'un ruisseau dont la surface luisait avec une intensité rare sous la lumière des étoiles. On aurait dit que quelqu'un avait pelé la lune comme un fruit pour déposer sa peau tel un ruban rutilant au pied de la forêt. Ayama suivit son cours sinueux et s'enfonça dans les bois jusqu'à une clairière silencieuse. Les arbres y scintillaient de lucioles sous une couverture nuageuse du même pourpre qu'une prune bien mûre. Elle avait atteint le cœur de la forêt.

Le ruisseau se jetait dans un grand étang bordé de fougères et de pierres lisses, et quand Ayama vit l'eau limpide, elle ne put s'empêcher de s'agenouiller devant. Les coquelicots sur son chapeau avaient depuis longtemps fané, et sa gorge était plus sèche qu'un désert. Elle sortit la petite tasse en fer-blanc de son tablier

pour la plonger dans l'eau, mais quand elle la souleva pour boire, elle entendit un grondement et la laissa tomber. Le bruit résonna dans toute la clairière et Ayama faillit se retrouver dans l'étang.

— *Imbécile !* tonna une voix pareille à une avalanche qui dévale les montagnes. As-tu envie de devenir un monstre ?

Ayama se blottit peureusement sur l'herbe, les mains sur la bouche pour étouffer le cri qui menaçait de s'échapper de ses lèvres. Elle sentait plus que ne voyait l'immense silhouette de la bête qui hantait la forêt.

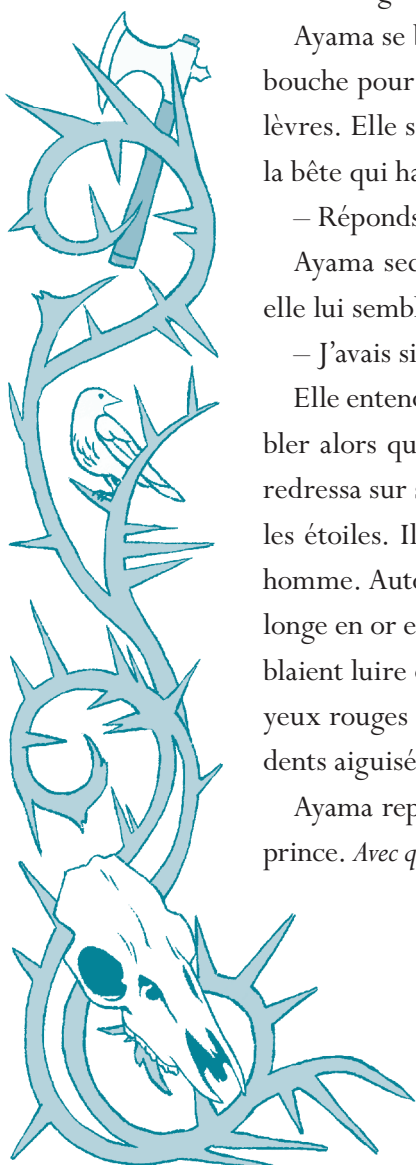
— Réponds-moi !

Ayama secoua la tête et finit par trouver sa voix, même si elle lui sembla plus friable que de la craie.

— J'avais simplement soif.

Elle entendit un puissant rugissement et sentit la terre trembler alors que la créature avançait vers elle. Le fils du roi se redressa sur ses pattes arrière, au-dessus d'Ayama, lui cachant les étoiles. Il avait le corps d'un loup noir, mais l'allure d'un homme. Autour de l'épaisse fourrure de son cou, il portait une longe en or et rubis, et les épines enchevêtrées sur sa tête semblaient luire d'un feu secret. Le plus effrayant de tout était ses yeux rouges et la férocité de sa mâchoire affamée, remplie de dents aiguisées.

Ayama repensa à tout ce qu'on racontait sur la naissance du prince. *Avec quel monstre la reine a-t-elle dû coucher pour donner la vie*





à une créature pareille ? Qu'a fait le roi pour mériter une telle malédiction ?

La bête se penchait sur elle comme un ours prêt à attaquer.

Une arme ! songea-t-elle, et elle sortit sa hache de son tablier.

Cela n'eut pour seul effet que de faire rire la bête. Comment décrire autrement le mouvement de ses lèvres qui révélèrent des gencives noires et la pointe de ses longs crocs ?

– Vas-y, la défia-t-il. Coupe-moi en deux.

Avant même qu'Ayama puisse réagir, il lui arracha la hache des mains et se frappa le torse avec. Elle ne laissa aucune marque.

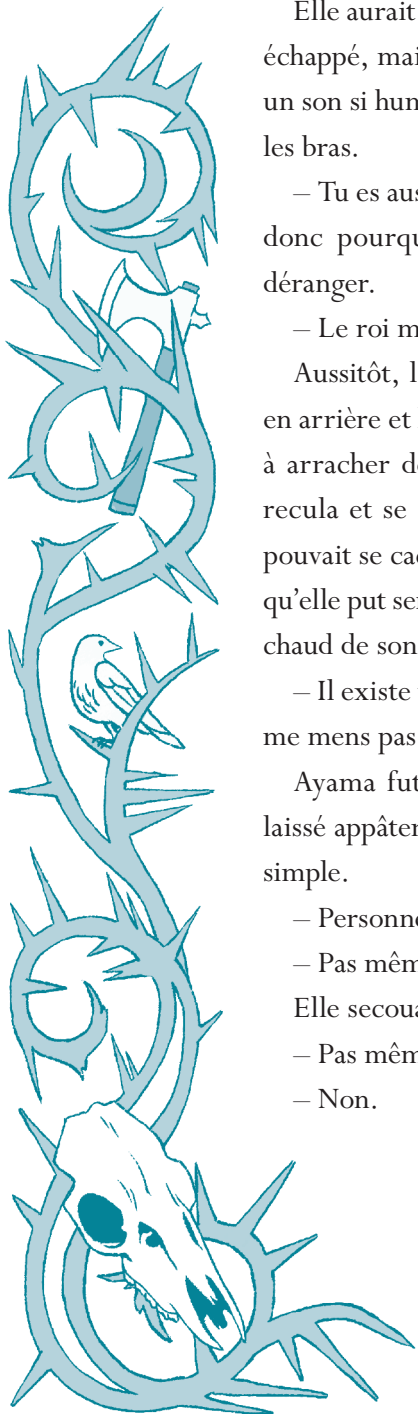
– Aucune lame ne peut transpercer ma peau. Tu penses que mon père n'a pas essayé ?

Le monstre baissa son énorme tête et renifla profondément le cou d'Ayama.

– Il a envoyé une paysanne, couverte de cendres et puant les odeurs de cuisine, lâcha-t-il, méprisant. Tu n'es même pas bonne à être mangée. Je pourrais te dépecer et t'offrir aux autres animaux du bois aux épines.

Ayama avait l'habitude de se faire insulter, à tel point qu'elle ne le remarquait même plus. Elle était tellement fatiguée, à bout de forces et effrayée que tout son corps tremblait. C'est peut-être pour tout cela qu'elle se leva et ouvrit la bouche pour s'exprimer avec cette voix stridente qui avait tant contrarié ses parents.

– Pour un monstre affreux, tu es vraiment pitoyable. Tes dents sont si faibles qu'elles ne peuvent s'accommoder que de la chair tendre d'une dame du monde.



Elle aurait voulu rattraper ses mots aussitôt qu'ils lui avaient échappé, mais le monstre éclata de nouveau de rire. Entendre un son si humain chez un être si bestial lui hérissa les poils sur les bras.

— Tu es aussi épineuse que ces bois, commenta-t-il. Dis-moi donc pourquoi le roi m'envoie une domestique pour me déranger.

— Le roi m'a choisie pour...

Aussitôt, l'humeur badine de la bête s'effaça. Il jeta la tête en arrière et hurla à en faire frémir les feuilles sur les arbres et à arracher des pétales blancs et roses des branches. Ayama recula et se couvrit la tête de ses deux bras, comme si elle pouvait se cacher dedans. La bête se pencha alors si près d'elle qu'elle put sentir l'étrange odeur animale de sa fourrure et l'air chaud de son souffle sur son visage.

— Il existe une et une seule loi dans mes bois, gronda-t-il. Ne me mens pas !

Ayama fut tentée d'expliquer comment sa famille s'était laissée appâter par la récompense, mais la vérité était bien plus simple.

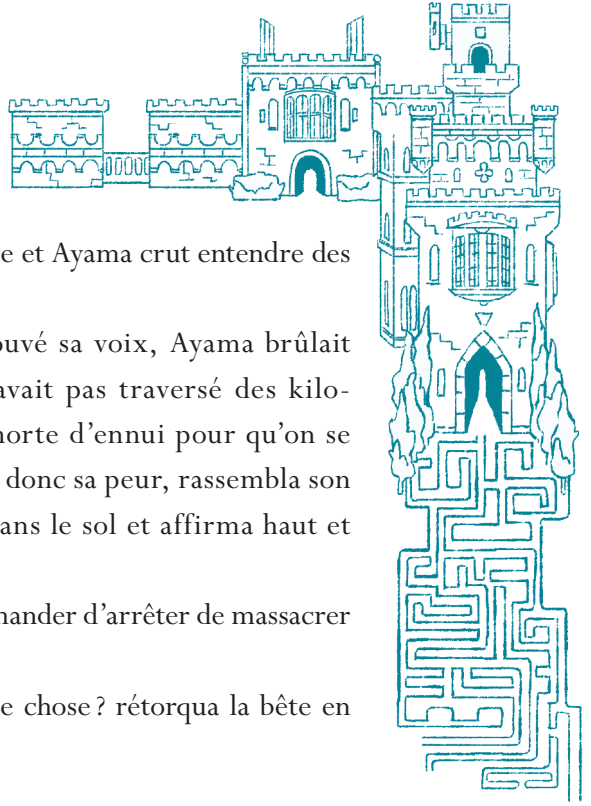
— Personne ne voulait venir.

— Pas même les valeureux soldats du roi ?

Elle secoua la tête.

— Pas même le prince humain si parfait ?

— Non.



Le rire de la bête résonna encore et Ayama crut entendre des os se broyer dans son écho.

Maintenant qu'elle avait retrouvé sa voix, Ayama brûlait de l'utiliser à nouveau. Elle n'avait pas traversé des kilomètres, assoiffée, meurtrie et morte d'ennui pour qu'on se moque ainsi d'elle. Elle repoussa donc sa peur, rassembla son courage, planta ses pieds plats dans le sol et affirma haut et fort :

— J'ai été envoyée pour vous demander d'arrêter de massacrer nos troupeaux.

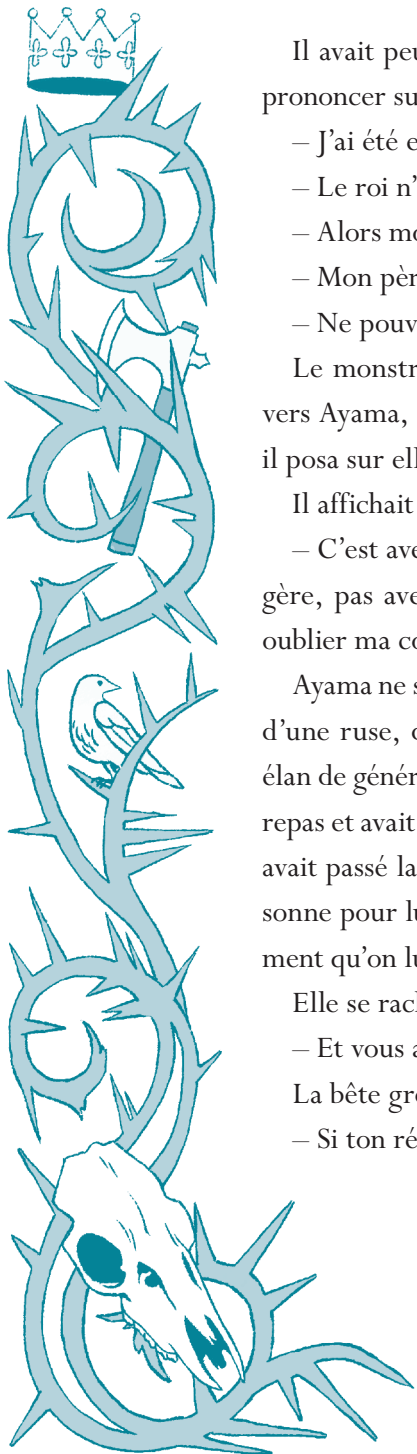
— Et pourquoi ferais-je une telle chose ? rétorqua la bête en arrêtant de rire.

— Parce que nous avons faim !

— Qu'est-ce que ça peut me faire ? gronda-t-il en arpentant la clairière. Qui se préoccupait de mon appétit lorsque je n'étais qu'un enfant, seul dans les souterrains ? Es-tu allée plaider ma cause auprès du roi de ta grosse voix, petite messagère ?

Ayama entortilla les cordelettes de son tablier. Elle n'était qu'une petite fille à l'époque, mais il est vrai que jamais elle n'avait entendu ni ses parents ni un seul habitant de la vallée compatir au sort de la bête.

— Non, lâcha le monstre pour répondre à sa propre question. Tu n'as rien fait. Que le roi vous nourrisse avec ses troupeaux royaux s'il se soucie tant de ses sujets.



Il avait peut-être raison, mais ce n'était pas à Ayama de se prononcer sur la question.

– J'ai été envoyée pour négocier avec vous.

– Le roi n'a rien que je veuille.

– Alors montrez-vous miséricordieux sans rien en échange.

– Mon père ne m'a jamais appris la miséricorde.

– Ne pouvez-vous pas l'apprendre seul ?

Le monstre arrêta de marcher et se tourna très lentement vers Ayama, qui fit de son mieux pour ne pas trembler quand il posa sur elle ses yeux injectés de sang.

Il affichait un sourire sournois.

– C'est avec toi que je vais passer un marché, petite messagère, pas avec le roi. Raconte-moi une histoire qui me fera oublier ma colère, et si tu y parviens, je te laisse vivre.

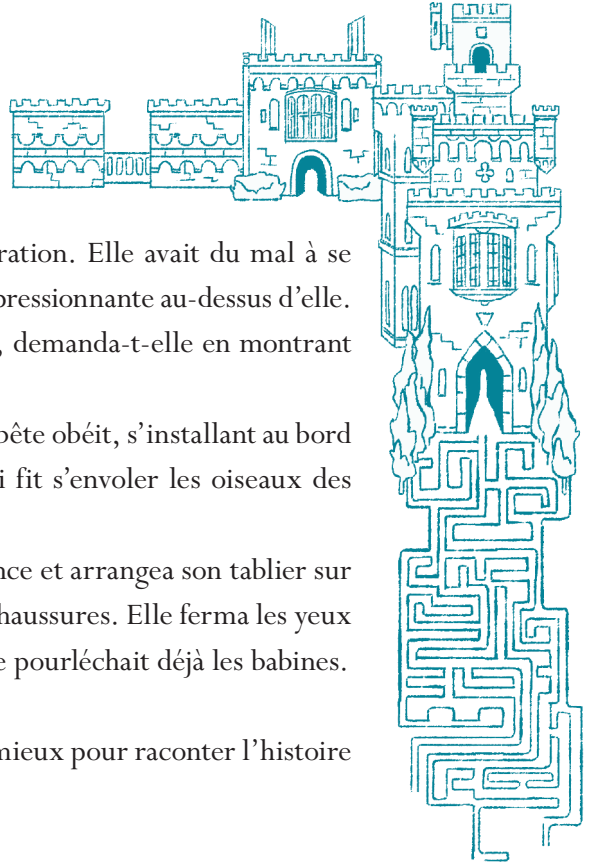
Ayama ne savait que faire d'une telle proposition. S'agissait-il d'une ruse, d'une tâche irréalisable ? La bête devait avoir un élan de générosité ou alors elle était rassasiée après son dernier repas et avait envie qu'on la divertisse. D'un autre côté, Ayama avait passé la plus grande partie de sa vie à se taire, sans personne pour lui adresser la parole. Et si la bête désirait simplement qu'on lui fasse la conversation ?

Elle se racla la gorge.

– Et vous arrêterez de vous attaquer à nos troupeaux ?

La bête grogna.

– Si ton récit ne m'ennuie pas, mais ça commence mal.



Ayama prit une profonde inspiration. Elle avait du mal à se concentrer avec une créature si impressionnante au-dessus d'elle.

— Asseyez-vous, je vous en prie, demanda-t-elle en montrant l'herbe à leurs pieds.

Dans un rôle de protestation, la bête obéit, s'installant au bord de l'eau de tout son poids, ce qui fit s'envoler les oiseaux des arbres sombres.

Ayama s'assit à une bonne distance et arrangea son tablier sur ses genoux avant de remettre ses chaussures. Elle ferma les yeux pour ne plus voir le monstre qui se pourléchait déjà les babines.

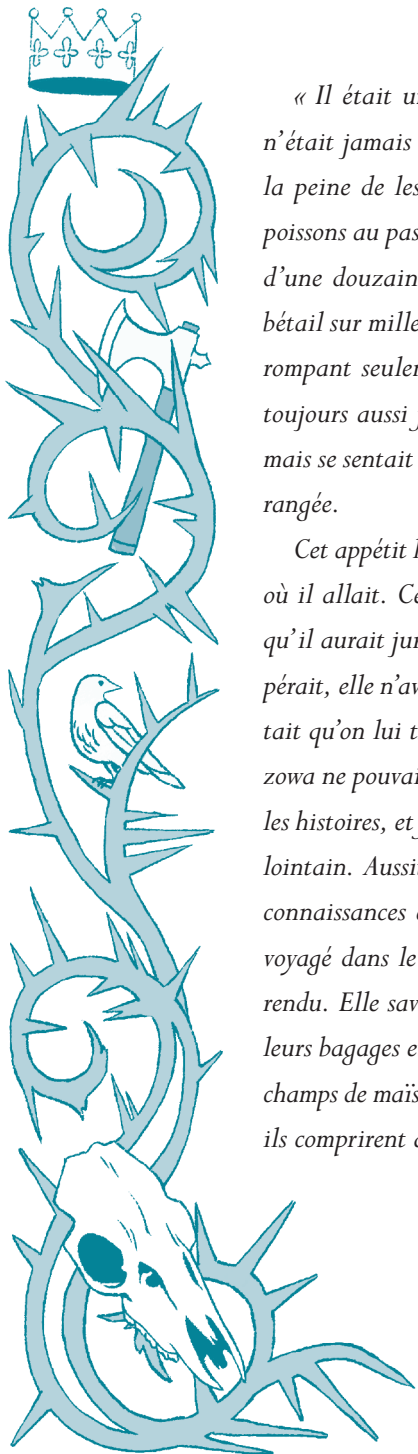
— Tu gagnes du temps...

— Je veux juste me préparer au mieux pour raconter l'histoire comme il faut.

Il poussa un rire affreux.

— Je ne veux que la vérité, petite messagère, rappela-t-il.

Ayama frémit parce qu'elle ignorait quels récits de Ma Zil étaient vrais et lesquels n'étaient que pure invention. Et la perspective de mourir l'empêchait de se concentrer sur autre chose. Elle se rappela que ce n'était pas parce que personne ne voulait l'écouter qu'elle n'avait rien à dire, bien au contraire. Si la bête aimait qu'on lui parle, Ayama apprécierait peut-être tout autant d'être entendue.



PREMIER RÉCIT

« Il était une fois un garçon qui mangeait encore et encore mais n'était jamais rassasié. Il dévorait des volées d'oies sans même prendre la peine de les plumer. Il buvait des lacs entiers en avalant tous les poissons au passage, et régurgitait les rochers. Il se remplissait la bouche d'une douzaine d'œufs en une fois et se faisait griller mille têtes de bétail sur mille bâtons pour les manger les unes après les autres, s'interrompant seulement pour faire une petite sieste. Et au réveil, il avait toujours aussi faim. Il avalait des champs entiers de maïs et de grain, mais se sentait aussi affamé qu'au départ quand il arrivait à la dernière rangée.

Cet appétit le rendait malheureux, parce qu'il l'accompagnait partout où il allait. Ce vide affreux lui semblait parfois si grand et si profond qu'il aurait juré sentir le vent traverser tout son corps. Sa famille désespérait, elle n'avait plus d'argent pour le nourrir, et le garçon s'impatientait qu'on lui trouvât un remède. Aucun médicament, aucun guérisseur zowa ne pouvait l'aider. Son histoire se répandit, comme le font toujours les histoires, et finit par arriver aux oreilles d'une jeune fille d'un village lointain. Aussitôt, elle s'en remit à son père, un docteur aux multiples connaissances et le plus sage des hommes qu'elle connaissait. Il avait voyagé dans le monde entier et récolté des secrets partout où il s'était rendu. Elle savait qu'il trouverait le moyen de le guérir. Ils firent donc leurs bagages et partirent vers le village du garçon. Lorsqu'ils virent des champs de maïs dévorés jusqu'à la racine et les lacs vidés de leurs poissons, ils comprirent qu'ils approchaient de leur but.



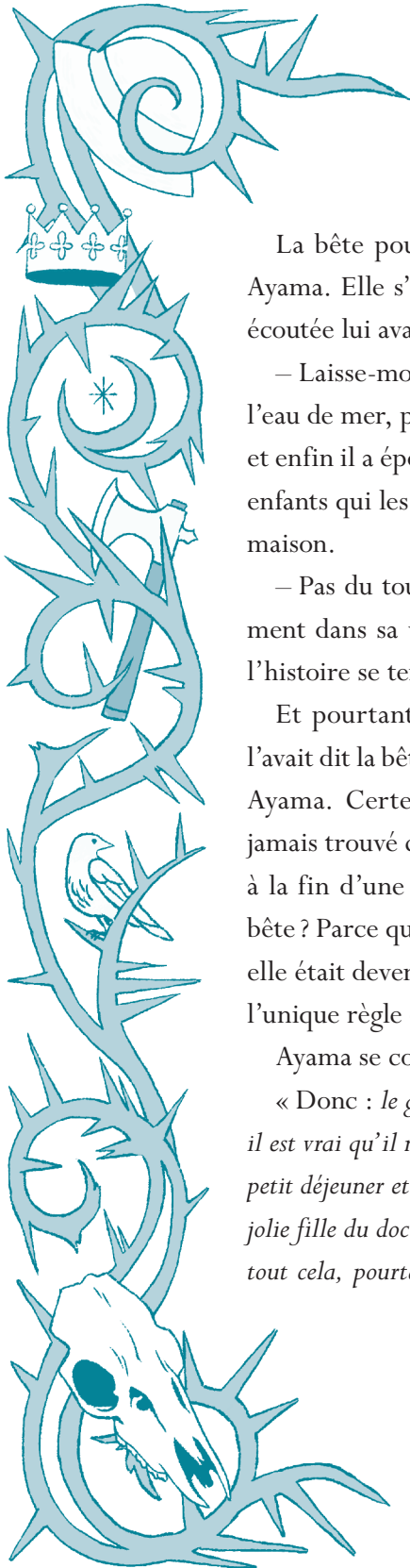
Enfin, ils atteignirent le village et annoncèrent à la famille du garçon qu'ils avaient parcouru tout ce chemin pour lui offrir leur aide. Le garçon ne témoigna que peu d'optimisme, mais laissa le docteur ausculter ses yeux, ses oreilles, et quand il arriva à sa gorge, le garçon renversa la tête pour lui faciliter le travail.

— Aha ! lança le sage docteur après avoir examiné le gosier du garçon. Quand votre mère vous portait dans son ventre, dormait-elle la fenêtre ouverte ?

La mère du garçon confirma l'hypothèse, précisant que l'été avait été particulièrement chaud cette année-là.

— Alors c'est simple, affirma le docteur. Dans son sommeil votre mère a avalé un morceau de ciel et tout ce vide est encore en vous. Mangez un morceau de soleil pour remplir ce ciel et vous ne sentirez plus ce néant.

Le docteur garantissait que c'était simple. Le garçon n'en était pas si sûr. Il n'existait aucun arbre assez grand, aucune échelle assez haute pour atteindre le soleil, et rapidement, il plongea dans un désespoir plus terrible encore. Heureusement la fille du docteur était aussi intelligente que gentille, et elle savait que tous les soirs le soleil descendait jusqu'à la mer pour la transformer en or. Elle leur fabriqua une petite barque et ils voguèrent ensemble vers l'ouest. Ils voyagèrent très longtemps et le garçon dévora deux baleines sur le chemin. Enfin, ils arrivèrent au lieu doré où le soleil rencontre la mer. La fille prit une louche blanche dans son sac pour récupérer un peu de soleil dans l'eau. Quand le garçon prit une première gorgée... »



La bête poussa un puissant grognement qui fit sursauter Ayama. Elle s'était plongée dans l'histoire et le plaisir d'être écoutée lui avait fait oublier où elle se trouvait.

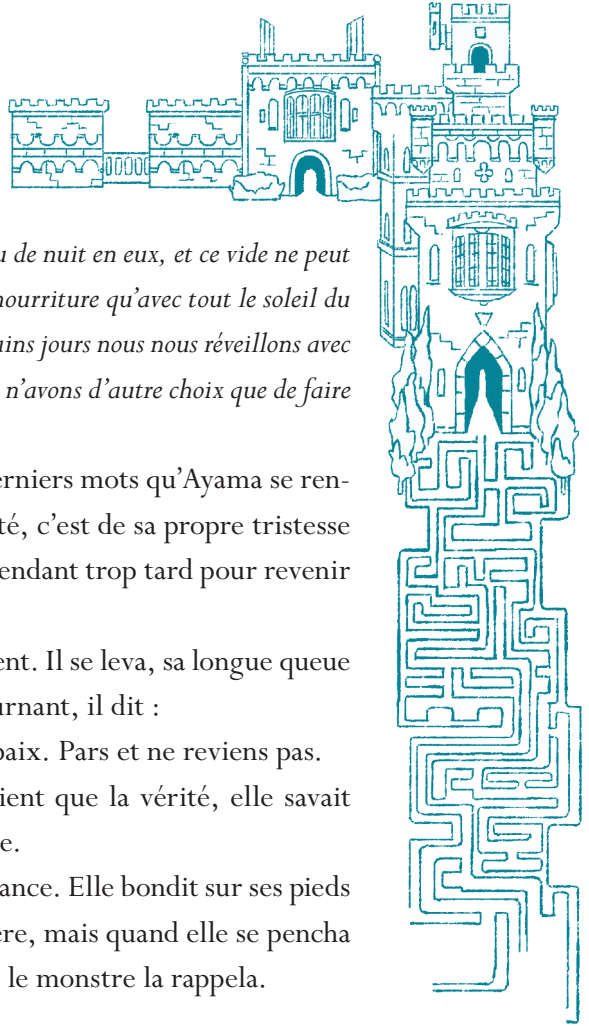
– Laisse-moi deviner, gronda la bête. Le pauvre garçon a bu l'eau de mer, puis il est retourné à son village repus et satisfait et enfin il a épousé la jolie fille du docteur. Ils eurent plusieurs enfants qui les aidèrent à entretenir les champs autour de leur maison.

– Pas du tout ! s'offusqua Ayama, espérant que le tremblement dans sa voix ne la trahirait pas. Ce n'est pas ainsi que l'histoire se termine.

Et pourtant la fin de l'histoire était exactement comme l'avait dit la bête. En tout cas, dans la version qu'avait entendue Ayama. Certes, elle devait bien le reconnaître, elle n'avait jamais trouvé ce dénouement très satisfaisant. Une fausse note à la fin d'une jolie chanson. Quelle conclusion apaiserait la bête ? Parce que Ayama avait dû se taire pendant si longtemps, elle était devenue très forte pour écouter. Elle se souvenait de l'unique règle du bois aux épines : il était interdit de mentir.

Ayama se concentra et reprit le fil de son récit.

« Donc : le garçon but en effet le soleil dans la louche blanche. Et il est vrai qu'il n'avait plus besoin d'un troupeau de moutons pour son petit déjeuner et d'un lac pour le faire glisser. Il se maria aussi avec la jolie fille du docteur et, tous les jours, il labourait ses champs. Malgré tout cela, pourtant, le garçon se trouvait toujours malheureux. Vous



voyez, certains naissent avec un morceau de nuit en eux, et ce vide ne peut jamais être rempli, pas plus avec de la nourriture qu'avec tout le soleil du monde. Ce néant ne peut s'effacer. Certains jours nous nous réveillons avec l'impression que le vent nous traverse et n'avons d'autre choix que de faire avec. Comme ce garçon. »

Ce n'est qu'en prononçant les derniers mots qu'Ayama se rendit compte qu'en cherchant la vérité, c'est de sa propre tristesse qu'elle venait de parler. Il était cependant trop tard pour revenir en arrière.

Le monstre se tut un long moment. Il se leva, sa longue queue noire balayant l'herbe, et en se tournant, il dit :

– Je laisserai vos troupeaux en paix. Pars et ne reviens pas.

Et parce que les bois ne toléraient que la vérité, elle savait qu'elle pouvait se fier à sa promesse.

Ayama n'en revenait pas de sa chance. Elle bondit sur ses pieds pour se précipiter hors de la clairière, mais quand elle se pencha pour ramasser sa hache et sa tasse, le monstre la rappela.

– Attends...

Il n'était à peine plus qu'une ombre dans le noir. Elle ne distinguait que le rougeoiement de ses yeux et le scintillement des stries creusées dans ses cornes.

– Prends une branche de cognassier avec toi et fais attention de ne pas la laisser tomber en traversant les terres sauvages.

Ayama ne s'arrêta pas pour lui demander pourquoi. Elle arracha une branche frêle et longea le ruisseau. Elle ne ralentit pas



avant d'avoir dépassé les cruelles épines du fourré et avant d'avoir senti le soleil sur son visage.

De retour dans les terres sauvages, Ayama marcha, les fleurs de cognassier soigneusement rangées dans son tablier. Le sable brûlant ne lui blessait plus les pieds et le soleil ne lui chauffait plus les épaules. Elle ne devait même pas plisser les yeux pour se protéger de ses rayons aveuglants. Lorsqu'elle arriva enfin dans la vallée, elle bondit de joie.

En la voyant revenir dans la ville, les gens déverrouillèrent leurs portes et ouvrirent leurs volets avant d'accourir dans la rue. Ayama le lisait bien sur leurs visages : personne ne s'était attendu à ce qu'elle survive.

Aussitôt, ils la harcelèrent de questions, mais ils ne la laissèrent pas répondre, la pinçant et la traitant de menteuse dès qu'elle ouvrait la bouche.

— Un bois enchanté dans les terres sauvages ? gloussa un homme. Foutaises !

— Elle n'y est pas allée ! accusa un autre. Elle a fait la sieste tout l'après-midi à l'ombre d'un catalpa !

Ayama se souvint de la branche de cognassier et la sortit de la poche de son tablier. Les fleurs étaient fraîches, leurs pétales blancs toujours humides de rosée. Elles brillaient dans sa main telle une constellation. Quand les habitants de la ville se penchèrent dessus pour les examiner, ils goûtèrent le parfum de la tarte aux coings sur leurs langues et sentirent sous leurs doigts



le réconfort de l'ombre sur la peau. Ce n'étaient pas des fleurs ordinaires. Tous l'écoutèrent alors attentivement. Elle leur rapporta la promesse de la bête et quand elle eut terminé son récit, ils l'accompagnèrent au palais. Ils murmuraient leur émerveillement, oubliant que la fille qu'ils contemplaient avec une terreur mêlée d'admiration portait sur ses bras les marques de leurs doigts cruels.

Du haut de son trône, le roi fixa Ayama de ses yeux froids, alors qu'elle lui rapportait le serment de la bête. Il était sceptique mais ne pouvait ignorer la magie qui se dégageait de la branche de cognassier en fleur dans les mains de la jeune fille. Ses pétales viraient petit à petit au rouge vif.

— Quelle merveille ! s'exclama le séduisant fils humain du roi en souriant à pleines dents. Et quelle jeune fille courageuse ! Risquer sa vie ainsi ! Ses poches seront remplies d'or et de bijoux et les gens du pays tout entier devront chanter ses louanges.

Ayama lui rendit son sourire, parce qu'il était impossible de ne pas se laisser charmer par le regard lumineux du jeune prince. En réalité, ce qu'elle voulait par-dessus tout, c'était un verre d'eau.

La reine lui prit les fleurs des mains, les yeux luisants de larmes.

— Tu dois tenir ta promesse, dit-elle à son mari.

Le roi fit donc porter à la famille d'Ayama trois coffres d'or et trente rouleaux de soie.

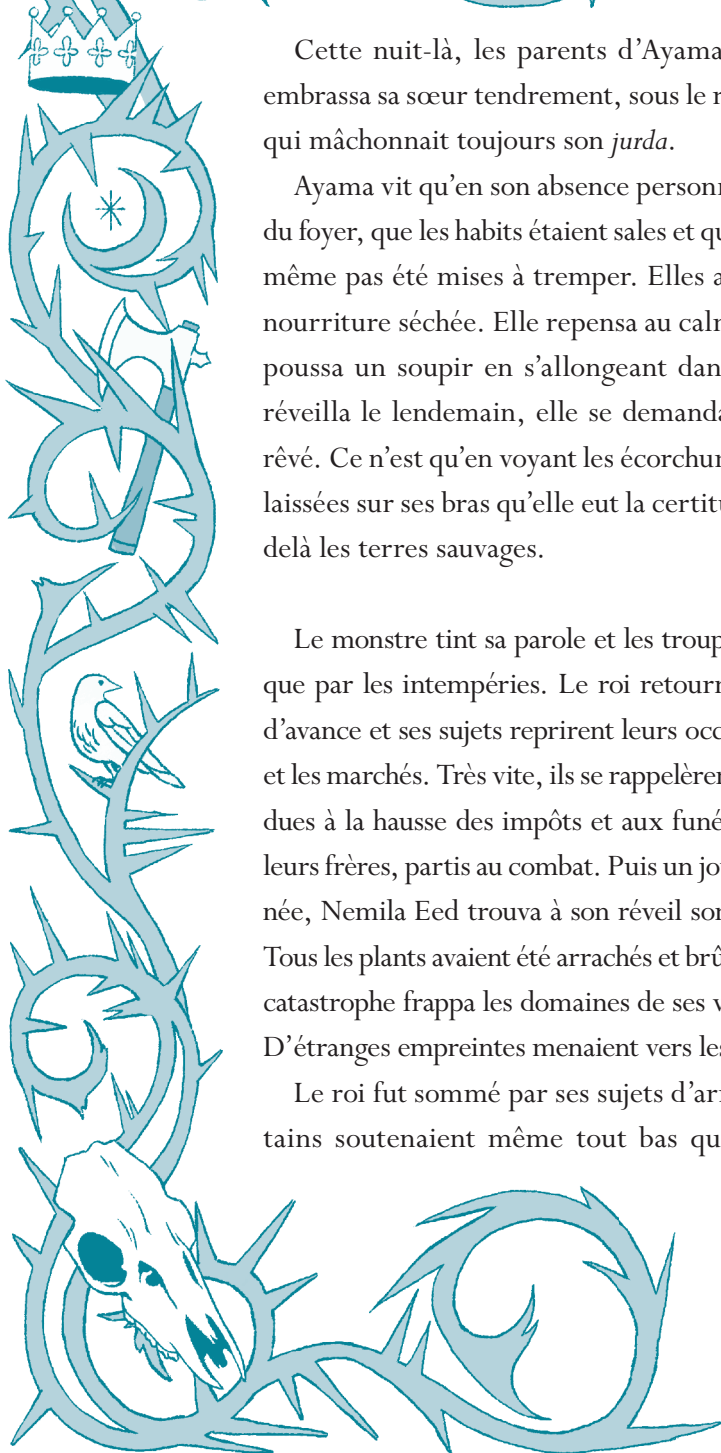


Cette nuit-là, les parents d'Ayama se réjouirent et Kima embrassa sa sœur tendrement, sous le regard satisfait de Ma Zil qui mâchonnait toujours son *jurda*.

Ayama vit qu'en son absence personne n'avait gratté la grille du foyer, que les habits étaient sales et que les marmites n'avaient même pas été mises à tremper. Elles attendaient, remplies de nourriture séchée. Elle repensa au calme du bois aux épines et poussa un soupir en s'allongeant dans l'âtre. Quand elle se réveilla le lendemain, elle se demanda si elle n'avait pas tout rêvé. Ce n'est qu'en voyant les écorchures que les épines avaient laissées sur ses bras qu'elle eut la certitude de sa rencontre par-delà les terres sauvages.

Le monstre tint sa parole et les troupeaux ne furent dérangés que par les intempéries. Le roi retourna à ses guerres perdues d'avance et ses sujets reprirent leurs occupations sur leurs terres et les marchés. Très vite, ils se rappelèrent leurs anciennes colères dues à la hausse des impôts et aux funérailles de leurs fils et de leurs frères, partis au combat. Puis un jour, par une terrible matinée, Nemila Eed trouva à son réveil son champ de *jurda* ravagé. Tous les plants avaient été arrachés et brûlaient au soleil. La même catastrophe frappa les domaines de ses voisins au nord et au sud. D'étranges empreintes menaient vers les terres sauvages.

Le roi fut sommé par ses sujets d'arranger la situation ; certains soutenaient même tout bas que la reine devrait être





exécutée pour avoir enfanté un tel monstre. De nouveau le roi fit appel à un messager qui recevrait comme récompense les meilleures terres de son domaine.

— Nous sommes riches maintenant, affirma Ma Zil, assise cette nuit-là devant le feu. Mais imaginez combien il serait agréable de vivre dans une grande maison où Kima pourrait recevoir ses prétendants. Elle serait assurée d’avoir un bon mariage. Ayama, n’aimerais-tu pas porter des fourrures blanches l’hiver, manger des kakis et dormir dans un vrai lit ?

Ayama ne savait pas si elle allait survivre à une deuxième rencontre avec la bête, et elle ne pourrait profiter ni des kakis ni des oreillers doux si elle se faisait dévorer. Sa grand-mère posa sa paume rêche sur sa joue et lui jura qu’il ne lui arriverait aucun mal. Et — Ayama devait bien le reconnaître — une petite partie d’elle mourait d’envie de retourner dans le bois. Sa famille était riche désormais et disposait de plusieurs domestiques, mais ses parents avaient tellement l’habitude de lui donner des ordres qu’ils en avaient oublié comment la traiter autrement. Elle dormait toujours dans la cuisine et récurait toujours les marmites. Elle regardait comment on coupait la soie pour les robes de Kima et comment une servante vêtue d’un tablier fleuri coiffait sa mère. Les gens la saluaient dans la rue à présent, mais ils ne s’arrêtaient jamais pour lui parler ou prendre de ses nouvelles. Lors de leur rencontre, peut-être que la bête avait grogné et rugi, peut-être qu’elle avait voulu la dévorer, mais au moins, elle avait pris la peine de l’écouter.



À l'aube, Ayama s'arma de sa petite tasse en fer-blanc et de la hache qu'elle utilisait pour couper du bois. Elle enfonça son large chapeau sur la tête et une fois de plus partit pour les terres sauvages.

Le voyage dans la poussière et les broussailles fut aussi long et éprouvant que la première fois. Quand enfin Ayama arriva devant le bois aux épines, sa gorge était plus sèche que du pain brûlé et ses pieds la torturaient après les heures de marche qu'elle leur avait fait subir. Elle se dépêcha de s'introduire dans le fourré et dès qu'elle sentit la lumière argentée des étoiles, elle poussa un soupir de contentement.

À cet instant seulement, elle se souvint d'avoir peur. Après tout, le monstre serait peut-être plus affamé que la première fois. Ou plus en colère. Il ne ferait peut-être pas preuve d'autant de miséricorde et ne renverrait pas Ayama saine et sauve chez elle. Mais maintenant qu'elle était là, il était trop tard pour reculer. Ayama suivit le ruisseau, laissant les feuilles douces et le sol humide rafraîchir ses pieds. Elle s'efforçait de ne pas imaginer la bête en train de la dévorer.

Elle atteignit la clairière. Cette fois, le prince ne se cachait pas dans l'ombre. Il faisait ouvertement les cent pas, comme s'il l'attendait.

— Eh bien, lança-t-il de sa grosse voix quand il l'aperçut. Ils ne doivent pas beaucoup tenir à toi s'ils t'envoient encore à ma rencontre.

